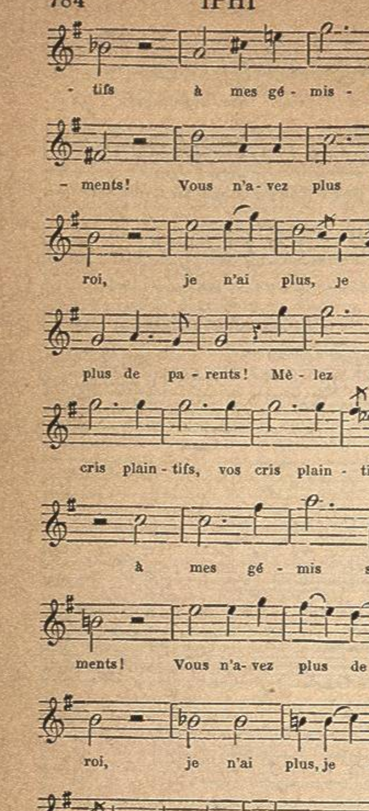

Iphigénie en Tauride, opéra en quatre actes, paroles de Dubreuil, musique de Piccinni, représenté à l'Opéra le 23 janvier 1781. Devismes, alors directeur de l'Opéra, voulut profiter de la lutte engagée entre les gluckistes et les piccinnistes pour exciter la curiosité du public, en faisant traiter le même sujet par les deux compositeurs. Il fournit à chacun un livret différent, mais dont le sujet était *Iphigénie en Tauride.* Piccinni garda sa partition pendant deux ans. Lorsqu'elle fut représentée, on remarqua la scène entre Oreste et Pylade, l'air très-mélodieux : *Oreste, au nom de la patrie;* le rondeau; *Cruel! et tu dis que tu m'aimes!* le chœur des prêtresses : *Sans murmurer servons les dieux;* le récitatif et l'air : *O barbare Thoas!* Mais, comme nous l'avons dit, le succès de Gluck était écrasant, et toute comparaison d'ailleurs était impossible.

Iphigénie (LE SACRIFICE D'). Iconogr. Le *Sacrifice d'Iphigénie* a été pour les artistes, comme pour les poëtes de l'antiquité, un sujet de prédilection. Le tableau dans lequel il fut retracé par Timanthe, contemporain et émule de Zeuxis et de Parrhasius, fut des plus célèbres; il a été vanté par Cicéron, par Valère-Maxime, par Quintilien, par Pline, par Eustathe. Ces écrivains nous apprennent qu'après avoir épuisé toutes les expressions de la douleur en peignant Calchas, Ulysse, Ménélas, Ajax et les autres spectateurs du *Sacrifice,* Timanthe imagina de couvrir d'un voile le visage d'Agamemnon, désespérant de rendre dignement l'immense affliction du père de la victime (*quem digne non poterat ostendere*). Cet expédient fut regardé comme un trait de génie.

L'œuvre de Timanthe a disparu; mais il nous est parvenu plusieurs représentations antiques du *Sacrifice d'Iphigénie.* La plus complète, la plus belle est le bas-relief qui orne le fameux vase de Médicis du musée de Florence. Ce bas-relief contient neuf figures ayant environ un pied de haut. Au pied d'un autel que surmonte la statue de Diane, tenant un arc et ayant un croissant sur la tête, une jeune femme est assise, les jambes allongées, la tête penchée vers la poitrine; c'est Iphigénie, la jeune et malheureuse victime, ayant à la main la branche des suppliants. Elle est plongée dans la douleur, mais résignée à son triste sort. A ses côtés se tiennent deux jeunes guerriers : l'un d'eux la regarde attentivement; on prétend que c'est Achille; il est presque nu; il a un casque sur la tête, des brodequins aux pieds et tient de la main droite un baudrier auquel est accroché un léger manteau; l'autre guerrier, entièrement nu, avec un manteau retenu par le bras, passe pour être Diomède. Les archéologues ne sont pas d'accord pour désigner le personnage qui est derrière Achille; Montfaucon y voit Ulysse; Lanzi pense que c'est Agamemnon; mais Zannoni combat ces deux opinions; il fait remarquer qu'Ulysse est presque toujours représenté avec le *pileus,* et qu'Agamemnon devrait être ici en habit de deuil; il ajoute que le personnage du bas-relief ressemble beaucoup à une figure de Ménélas qui fait partie d'un groupe du musée Pio-Clémentin, et que l'attitude impassible de ce personnage convient fort bien à l'époux d'Hélène, auquel, plus qu'à Diane, fut sacrifiée Iphigénie. Dans la figure qui suit Ménélas, Zannoni croit reconnaître Agamemnon. Les autres personnages sont vraisemblablement des capitaines de l'armée grecque. La perfection du style de ces diverses figures permet de voir dans ce bas-relief un monument des plus beaux temps de l'art grec.

Au musée Chiaramonti (Vatican) est un bas-relief antique en stuc qui, sous le rapport de la disposition de la scène, a beaucoup d'analogie avec celui du vase Médicis. Le même sujet est retracé, d'une façon toute différente, dans une peinture antique découverte à Pompéi, et que l'on voit aujourd'hui au musée des Studj. Ici, Iphigénie, levant vers le ciel un regard suppliant, est soutenue par Ulysse et par un autre héros grec; Diane apparaît, descendant de l'Olympe et précédée d'une nymphe qui tient un cerf, seule victime réclamée par la déesse; à cette vue, Calchas, armé déjà du couteau du sacrifice, s'arrête indécis. A gauche, Agamemnon, enveloppé d'un ample manteau rouge et tournant le dos à la scène, se couvre le visage avec la main. Ce dernier trait est évidemment inspiré par Timanthe.

Plusieurs artistes modernes ont représenté le *Sacrifice d'Iphigénie.* Une composition sur ce sujet, attribuée par les uns à Baccio Bandinelli, par les autres à Michel-Ange, par d'autres à Perino del Vaga, a été gravée par Agostino Veneziano et par Nic. Beatrizet. Un tableau de Ch. de La Fosse, qui appartient au Louvre, représente la scène à peu près telle que nous l'avons décrite d'après la peinture antique du musée de Naples : Iphigénie est assise au pied de l'autel, où tout est disposé pour le sacrifice; elle paraît, ainsi que le grand prêtre, implorer Diane, que l'on voit portée sur les nuages, et qui, apaisée par la soumission d'Agamemnon, vient substituer une biche à la fille de ce roi. Un *sacrifice d'Iphigénie,* peint par Jouvenet, se voyait, au siècle dernier, dans l'hôtel de Saint-Pouange, à Paris. Des tableaux sur le même sujet ont été exécutés par Gio.-B. Tiepolo (musée des Offices), Giaquinto Corrado (musée de Madrid), J. Rottmayr (musée du Belvédère, à Vienne). Citons encore les estampes de Gérard de Lairesse, P. Biard le fils, L. Cars (d'après Fr. Le Moine), Madeleine Cochin (d'après Bertin), W.-M. Gebhardt, Cl. Dubosc (d'après Louis Chéron). Un artiste moderne, Dupavillon, a peint, vers 1824, un tableau pour lequel il s'est inspiré de l'*Iphigénie* de Racine : la jeune fille en pleurs se réfugie dans les bras de sa mère, tandis qu'Agamemnon, impassible sur son trône, regarde dédaigneusement Achille irrité, et qu'au loin Ulysse et des soldats attendent la victime. Une statue de marbre d'*Iphigénie sacrifiée,* par M. N.-J. Girard, a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Diderot a dit d'un buste d'*Iphigénie,* sculpté par René-Michel Slodtz : « Tout y est, et la noblesse de caractère, et le choix des formes, et la pureté, et la netteté du travail, et l'excellence du goût. C'est à compter parmi les précieux ouvrages de l'art. »

Iphigénie à Delphes, drame en cinq actes par Fréd. de Halm, pseudonyme du baron Münels-Bellinghausen (1856). L'auteur a strictement suivi les règles de la tragédie grecque. L'épisode de la vie d'Iphigénie qu'il a pris pour sujet de son drame se trouve dans le *Fabularum liber* de l'affranchi Hyginus, écrivain peu connu du siècle d'Auguste. Iphigénie est à Delphes; avant de partir pour une expédition lointaine, Oreste et Pylade lui font jurer, dans son intérêt et de crainte qu'on n'attente à sa vie, qu'elle ne révélera à personne son nom, et par aucun signe, par aucun geste ne trahira sa parenté avec eux, dût-on lui annoncer leur mort. Iphigénie prête le serment qu'on exige d'elle. A son tour, Electre arrive à Delphes; elle ne reconnaît pas Iphigénie, et lorsque Médon vient lui annoncer qu'Oreste a été sacrifié en Tauride, elle va, sur un malentendu et encouragée par le silence d'Iphigénie, immoler cette jeune fille qu'elle accuse d'avoir causé la mort de son frère. Mais, au moment où elle lève la hache, Oreste paraît, et Iphigénie, qui n'a pas trahi son serment, échappe à la mort. La poésie gracieuse de Halm, le charme du caractère d'Iphigénie qui, à la candeur virginale, unit la majesté du sacerdoce, distinguent cette œuvre et lui assignent une place honorable dans le répertoire moderne.

Iphigénie (COIFFURE À L'), par allusion à l'opéra de Gluck (1774). La coiffure à l'*Iphigénie* se composait d'une couronne de fleurs noires, surmontée du croissant de Diane et d'un voile flottant. La coiffure à l'*inoculation* lui succéda et fit fureur à son tour, en attendant l'apparition des bonnets *à la révolte* (1775), qui vinrent accaparer toutes les têtes féminines.

IPHIONE s. f. (i-fi-o-ne — nom mythol.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des astérées, qui habite l'Egypte.

IPHIONÉE s. f. (i-fi-o-né — nom mythol.). Annél. Genre d'annélides errantes, formé aux dépens des polynoés, et dont l'espèce type vit dans la mer Rouge et sur les côtes de l'Ile Maurice.

IPHIPE s. m. (i-fi-pe — du gr. *iphis,* fort; *pous,* pied). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant deux espèces, l'une du Brésil, l'autre de l'Australie.

IPHIS s. f. (i-fiss — du gr. *iphis,* fort). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des sternoxes, tribu des élatérides, dont l'espèce type vit au Mexique.

— Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des oxystomes, dont l'espèce type habite la mer des Indes.

IPHIS, jeune Crétoise de Festos, fille de Ligdus et de Téléthuse. Ceux-ci étaient dans l'indigence, et Ligdus, voyant sa femme enceinte, lui déclara que, si elle accouchait d'une fille, il lui faudrait se résigner à exposer l'enfant, qui ne pourrait être qu'une charge pour eux. Téléthuse, au désespoir, implora le secours d'Isis, qui lui apparut en songe et lui conseilla de tromper son mari, en lui déguisant le sexe de la fille qu'elle allait mettre au monde. Téléthuse suivit ces recommandations et éleva sa fille sous les habits d'un garçon. Lorsque Iphis eut atteint sa seizième année, Ligdus voulut marier son fils à la jeune Iante, la plus belle des vierges de Festos, pour laquelle Iphis ressentait un amour étrange et indéfinissable. Téléthuse éluda longtemps les instances de Ligdus, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. La veille du jour où devait être célébré ce bizarre hymen, elle se rendit de nouveau au temple d'Isis avec sa fille, et supplia la déesse de les sauver d'un si cruel embarras. La bonne Isis ne vit pas d'autre moyen que de transformer Iphis en garçon, métamorphose qui conciliait tout et qui s'opéra sur-le-champ.

Ovide, dont nous venons de reproduire le récit, parle d'un autre Iphis, jeune homme de Salamine, au livre XIV de ses *Métamorphoses.* Cet Iphis, d'une condition obscure, devint éperdument amoureux d'Anaxarète, qui se glorifiait d'appartenir à la famille royale de Teucer. Belle, noble et fière, elle rejeta dédaigneusement les vœux du jeune plébéien, qui se pendit de désespoir à sa porte. Anaxarète, loin d'être touchée d'une telle preuve d'amour, eut la barbare curiosité de voir passer le convoi funèbre qui conduisait le corps d'Iphis au bûcher. Vénus, indignée d'une si cruelle insensibilité, métamorphosa Anaxarète en statue de pierre.

IPHISE s. f. (i-fi-ze. — Ce nom de couleuvre est sans doute égyptien ou sémitique. Comparez : copte *hôf, hob, hfô,* vipère; ancien égyptien *hefi, hefu;* hébreu *eph'ah;* arabe *af'a, af'aw,* même sens). Erpét. Espèce de couleuvre.

IPHISIE s. f. (i-fi-zî — du gr. *iphis,* fort). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des cynanchées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde.

IPHITION s. m. (i-fi-ti-on — du gr. *iphis,* fort). Zooph. Genre de spongiaires.

IPHITRACHÈLE s. m. (i-fi-tra-kè-le — du gr. *iphis,* fort; *trachelos,* cou). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des proctotrupiens, dont l'espèce type habite l'Angleterre.

IPHIUS s. m. (i-fi-uss — du gr. *iphios,* robuste). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, tribu des ténébrions, dont l'espèce type habite la Guinée.

IPHTHINE s. m. (i-fti-ne). Entom. Syn. de NYCTOBATE.

IPHYTUS, roi d'Elide, dans le Péloponèse, et contemporain de Lycurgue. Il rétablit, par ordre de l'oracle de Delphes, les jeux Olympiques 442 ans après leur institution par Hercule.

IPO ou **IPPO** s. m. (i-po). Bot. Syn. d'ANTIAR et d'ANTIARIS.

IPOLY, rivière des Etats autrichiens (Hongrie). Elle prend sa source dans la partie septentrionale du comitat de Néograd, coule d'abord au S.-O., puis à l'O., arrose le comitat de Honth, baigne la ville d'Ipoly-Sagh, et débouche dans le Danube au-dessous de Gran, après un cours de 140 kilom.

IPOLY-SAGH, ville des Etats autrichiens (Hongrie), chef-lieu du comitat de Honth, sur l'Ipoly, à 92 kilom. N. de Bude; 2,500 hab.

IPOMÉE s. f. (i-po-mé — du gr. *ips, ipos,* ver; *omoios,* semblable). Bot. Genre de plantes, de la famille des convolvulacées, tribu des convolvulées, formé aux dépens des liserons ou convolvulus : *Nos jardiniers cultivent plusieurs espèces d'*IPOMÉES. (T. de Berneaud.)

— **Encycl.** Les *ipomées* sont des plantes annuelles ou vivaces, à tige dressée ou grimpante, portant des feuilles alternes, entières ou plus rarement lobées; leurs fleurs, quelquefois très-grandes et de couleurs très-brillantes, sont portées sur des pédoncules simples ou rameux, axillaires ou terminaux; elles rappellent, par leur forme, celles des liserons. Plusieurs espèces sont recherchées comme plantes d'ornement; telles sont l'*ipomée quamoclit,* à fleur rouge écarlate vif, vulgairement nommée fleur du cardinal; l'*ipomée bonne nuit,* à corolles rouges, originaire de l'Amérique du Sud, et l'*ipomée* du Malabar, la plus belle des espèces de ce genre.

IPOMÉIQUE adj. (i-po-mé-i-ke — rad. *ipomée*). Chim. Se dit d'un acide qui se produit lorsqu'on fait agir l'acide azotique sur l'acide rhodéorétinique, qui dérive de la résine de jalap, fournie par une espèce d'ipomée. ‖ On dit aussi IPOMIQUE.

— **Encycl.** L'acide *ipoméique* a la même composition que l'acide sébacique. Il en a, en quelque sorte, tous les caractères. Toutefois, l'acide sébacique est moins fusible; il fond vers 127°, tandis que l'acide *ipoméique* cristallisé fond à 104° seulement. Ces deux acides sont considérés l'un et l'autre comme des corps gras. On prépare l'acide *ipoméique* en traitant l'acide rhodéorétinique par l'acide nitrique. On obtient facilement des cristaux blancs en aiguilles, volatils, peu solubles dans l'eau froide, mais très-solubles dans l'eau bouillante. L'alcool et l'éther en sont les meilleurs dissolvants à la température ordinaire. Si l'on combine l'acide *ipoméique* avec les bases alcalines, telles que l'ammoniaque, la soude ou la potasse, on produit des sels très-solubles dans l'eau. L'acide rhodéorétinique, qui sert à préparer l'acide *ipoméique,* est tiré de la résine du jalap. Cette résine entre dans la proportion de 10 pour 100 dans ces tranches minces, dures, brunes, peu odorantes, mais de saveur nauséabonde, facilement inflammables, à rayons et cercles résineux, que l'on emploie comme purgatif, sous le nom de racine de jalap. La résine de jalap est beaucoup plus active que la racine dont on l'extrait, et son activité augmente, comme potion hydragogue, si elle est préparée avec la partie ligneuse de la racine, au lieu d'être tirée de la partie corticale.

IPOMOPSIDE s. f. (i-po-mo-psi-de — de *ipomée,* et du gr. *opsis,* aspect). Bot. Syn. de GILIE, genre de plantes de la famille des polémoniacées.

IPONOMEUTE s. f. (i-po-no-meu-te). Entom. V. YPONOMEUTE.

IPONOMEUTIDE adj. (i-po-no-meu-ti-de). Entom. V. YPONOMEUTIDE.

IPPO s. m. (i-po). Bot. Syn. d'ANTIAR et d'ANTIARIS.

IPRÉAU ou **IPRÉAU** s. m. (i-pré-ô). Bot. Espèce de peuplier.

IPS s. m. (ips — mot gr. qui signifie *ver*). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, tribu des nitidules, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Europe et l'Amérique du Nord.

— **Encycl.** Ce genre est caractérisé par des antennes filiformes, perfoliées, en massue; quatre palpes courtes; des mâchoires bifides; un corps allongé, presque cylindrique; des élytres durs, dépassant l'abdomen; les tarses à cinq articles allongés. Les larves sont petites, allongées, d'un blanc jaunâtre; on ne connaît pas leurs mœurs, mais on a lieu de supposer qu'elles vivent dans le bois. Quant aux insectes parfaits, ils sont, en général, de très-petite taille; on les trouve sous les écorces des arbres, sur le bois, et même dans l'intérieur des habitations. On les voit assez souvent courir sur les murs des appartements. L'*ips* à quatre points se rencontre aux environs de Paris.

IPS, petite rivière des Etats autrichiens, dans la basse Autriche. Elle descend de la montagne de Wienerwald et se jette dans le Danube.

IPS, autrefois *Isipontum* ou *Pons Isis,* ville des Etats autrichiens, dans la basse Autriche, sur la petite rivière du même nom, à 41 kilom. O. de Saint-Polten; 2,000 hab. Maison de prévoyance pour les pauvres de Vienne. Fabrique de poterie et de creusets réfractaires de graphite.

IPSALA, en latin *Cypsela,* petite ville de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie, sandjak et à 72 kilom. N.-O. de Gallipoli, près de la rive gauche de la Maritza. C'est un des premiers établissements des Turcs en Europe. Mosquée, bains et caravansérail.

IPSARA ou **PSARI,** autrefois *Psyra,* île de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel, au N.-O. de Chio, par 38° 30′ de lat. N., et 22° 46′ de long. E.; 10 kilom. de longueur sur 5 kilom. de largeur; 1,200 hab. Son territoire, généralement très-fertile, produit surtout du vin et des fruits. Avant la guerre de l'Indépendance, la population d'Ipsara s'élevait à plus de 20,000 hab., qui trouvaient une source de richesse dans le commerce et la navigation. Les Turcs, malgré l'héroïque résistance de ses habitants, s'en rendirent maîtres le 3 juillet 1824. Son territoire fut horriblement dévasté, et les vainqueurs passèrent au fil de l'épée la plus grande partie de sa population.

IPSARIOTE s. et adj. (i-psa-ri-o-te). Géogr. Habitant d'Ipsara; qui appartient à cette île ou à ses habitants : *Les* IPSARIOTES. *Une* IPSARIOTE. *Un navire* IPSARIOTE.

IPSÉE s. f. (ip-sé — de *Ipséa,* nom mythol.) Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des dendrobiées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'île de Ceylan.

IPSERA, en latin *Hispiratis,* ville de la

Turquie d'Asie, ancienne capitale des Pagratides, pachalik et à 80 kilom. N.-O. d'Erzeroum. Son territoire, habité par des Grecs, passe pour le plus fertile de la province. Exportation de miel.

IPSIDE adj. (ip-si-de — de *ips,* et du gr. *eidos,* aspect). Entom. Qui ressemble à un ips

— s. m. pl. Entom. Sous-tribu des clavicornes nitidulées, ayant pour type le genre ips.

IPSILLICES s. f. pl. (i-psil-li-se — lat. *ipsillices;* de *ipse,* lui-même, et de *illex,* trait). Antiq. rom. Nom donné à des médaillons et à des lames de métal où étaient gravées des têtes d'homme et de femme, et qui paraissent avoir eu une destination magique. ‖ On trouve aussi IPSILLES et IPSULICES.

IPSITZ, bourg des Etats autrichiens, dans la basse Autriche, cercle et à 63 kilom. S.-O. de Saint-Polten; 1,200 hab. Exploitation de houille; fabrication très-active de taillanderie, quincaillerie, ferronnerie.

IPSO FACTO loc. adv. (i-pso-fa-kto — mots lat.). Par le fait même, sans qu'il soit besoin de faire intervenir autre chose : *Celui qui frappe un prêtre est excommunié* IPSO FACTO. (Acad.) *Chez les anciens, celui qui ne pouvait justifier par sa propriété de sa noblesse était* IPSO FACTO *réputé esclave; l'indigence était le signe de la servitude.* (Proud.)

IPSOLA s. f. (i-pso-la). Comm. Sorte de laine qu'on tire de Constantinople.

IPSOLEURE s. m. (i-pso-leu-re — du gr. *ips,* ver; *ollumi,* je fais périr). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des féroniens, dont l'espèce type habite le Canada.

IPSUS, bourg de l'ancienne Asie Mineure, dans la Phrygie, au N.-E. de Célènes, au point d'intersection de deux routes conduisant l'une à Byzance, l'autre à Sardes, Ephèse et Milet. C'est dans la plaine d'Ipsus que Séleucus, Lysimaque, Cassandre et Ptolémée remportèrent (301 av. J.-C.), sur Antigone et Démétrius Poliorcète, la célèbre victoire qui eut pour conséquence le partage définitif de l'empire d'Alexandre en quatre royaumes.

Ipsus (BATAILLE D'). Alexandre, en mourant, avait prédit que ses généraux lui feraient de sanglantes funérailles : les événements ne devaient pas démentir cette prévision de son génie. A peine avait-il rendu le dernier soupir, que la rivalité éclata, sourdement d'abord, bientôt ouvertement. Perdiccas, à qui le conquérant avait laissé son anneau, fut nommé régent, et les autres généraux se distribuèrent les provinces : Lysimaque eut la Thrace; Antipater et Cratère, la Macédoine et la Grèce; Ptolémée, l'Egypte et les contrées voisines; Antigone, Eumène et Cassandre se partagèrent l'Asie Mineure; les satrapies du centre et de l'Orient furent laissées aux gouverneurs qu'Alexandre lui-même y avait établis. Perdiccas ne tarda pas à dévoiler ses projets ambitieux; mais, dans le cours d'une expédition, il est assassiné par ses propres soldats. Eumène se déclare alors le protecteur de la famille d'Alexandre : ses soldats le trahissent et le livrent à Antigone, qui le fait mettre à mort. Antigone prétend réaliser à son profit les projets de Perdiccas, secondé qu'il est par la valeur de son fils Démétrius, qui fait la conquête de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie, puis, quelque temps après, passe en Grèce, et soumet Athènes à sa domination. De leur côté, les autres généraux d'Alexandre avaient donné libre cours à leur ambition, avaient pris le titre de roi, et ne négligeaient aucune occasion d'agrandir leurs Etats. Ils eussent dû s'épargner mutuellement, c'était la condition de leur existence; mais Antigone, dévoré du désir de régner seul par la ruine de ses rivaux, envahit l'Egypte, qui fut vaillamment défendue par Ptolémée; il ramène alors avec peine les débris de son armée à travers la Syrie. Bientôt, néanmoins, il eut réparé ses pertes; mais ses nouveaux progrès en Asie, et ceux de son fils Démétrius, qui se prépare à envahir la Macédoine, suscitent une ligue formidable contre ces deux princes, qu'attaquent à la fois Lysimaque, Cassandre, Ptolémée et Séleucus. Les cinq généraux d'Alexandre se rencontrent près de la ville d'Ipsus, en Phrygie (301 avant Jésus Christ). Antigone avait plus de 60,000 hommes de pied, 10,000 chevaux et 75 éléphants; les alliés comptaient 64,000 fantassins, 10,500 cavaliers, 400 éléphants et 120 chariots armés de faux. Ce fut une des luttes les plus sanglantes de l'antiquité.

Dès que le signal eut été donné, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit impétueusement sur Antiochus, fils de Séleucus, rompit les ennemis et les mit en fuite. Mais cette ardeur intempestive, qui a fait perdre tant de batailles à moitié gagnées, l'emporta à la suite des fuyards; il oublia l'armée dont le vieil Antigone lui avait abandonné en partie le commandement; et, lorsqu'il revint pour rejoindre son infanterie et continuer le combat, il trouva tous les passages occupés par les éléphants des alliés. Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigone privés du secours de leur cavalerie, se garda bien néanmoins de les charger; il se portait tantôt sur un point, tantôt sur un autre, paraissant toujours vouloir les attaquer, mais, en réalité, n'ayant d'autre intention que de leur faire abandonner le parti d'Antigone pour passer dans le sien. C'est ce qui eut lieu en effet : la plus grande partie de cette infanterie se détacha du reste de l'armée et vint se rendre volontairement à Séleucus; le reste fut bientôt mis en fuite. Toute l'attention des alliés se porta alors sur le vieil Antigone, qui combattit à Ipsus avec l'ardeur de ses jeunes années et la fureur du désespoir. Un corps considérable se détacha par ordre de Séleucus et alla tomber sur le père de Démétrius, que celui-ci ne pouvait secourir; Antigone fit inutilement des prodiges de valeur : accablé de traits, percé de coups, écrasé par le nombre, il tomba enfin après avoir lutté jusqu'à son dernier soupir. Démétrius, sachant son père mort, recueillit toutes les troupes échappées au carnage, et se retira à Ephèse, n'emmenant avec lui que 5,000 hommes d'infanterie et 4,000 hommes de cavalerie : c'était tout ce qui restait de cette magnifique armée de 70,000 hommes que son père et lui commandaient quelques heures auparavant; tous les chariots et les éléphants étaient restés au pouvoir de l'ennemi. Ce fut à Ipsus que le jeune Pyrrhus fit ses premières armes; il accompagna partout Démétrius, renversant tout ce qui se présentait à lui; il montra, dans cette première action, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'il faudrait un jour attendre de sa bravoure et de ses talents militaires. La bataille d'Ipsus anéantit complètement le parti de Démétrius, qui ne conserva plus qu'une faible partie de la Grèce et quelques villes sur la côte d'Asie; tout le royaume de son père fut envahi par les vainqueurs.

IPSWICH, en latin *Gippevicum,* ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Suffolk, à 110 kilom. N.-E. de Londres, avec un port sur l'Orwell, à 15 kilom. de l'embouchure de cette rivière dans la mer du Nord; 37,949 hab. Chantiers de construction, fabriques de toiles. Foire importante pour la vente des bêtes à laine. Commerce actif; exportation de bois de construction, blé, drèche; importation considérable de vins, esprits et approvisionnements maritimes. Les manufactures d'étoffes de laine d'Ipswich étaient jadis célèbres. Cette industrie est aujourd'hui à peu près nulle. A chaque marée, des vaisseaux partent d'Ipswich pour Harwich, recevant à bord des voyageurs ou des sociétés en partie de plaisir. Les bords de la rivière offrent de charmants paysages.

La ville, bâtie au pied d'une chaîne de collines, présente, quand on l'aperçoit de la rivière, la figure d'un croissant. L'air y est très-sain. Nous signalerons à Ipswich deux curieuses maisons du XVe et du XVIe siècle, dont l'une, connue sous le nom de *Sparrow's House,* et bâtie, dit-on, en 1567, renferme de beaux appartements; l'hôtel de ville, les cours de justice, l'hôtel des douanes, la bourse des grains, le nouveau marché, l'hôpital, l'école de grammaire, l'établissement de bains, le théâtre et deux églises : celle de Saint-Pierre et celle de Saint-Laurent. La première renferme un baptistère très-ancien, et la seconde une peinture de sir Robert Ker Porter.

Ipswich est la patrie du cardinal Wolsey. Depuis le règne d'Henri VI, elle envoie deux membres au Parlement.

IQUIQUE ou **IQUEIQUE,** ville et port du Pérou, au S., sur le grand Océan Equinoxial, département de Moquegua; 2,500 hab. L'exportation du nitrate de soude donne lieu à un commerce important. Des bateaux à vapeur mettent cette ville en communication régulière avec Guayaquil.

IR préf. qui remplace *in* toutes les fois qu'il est suivi d'un *r* : *irréfléchi* pour *inréfléchi; irruption* pour *inruption,* etc. V. IN.

— Chim. Abréviation du mot IRIDIUM.

IRA s. m. (i-ra). Bot. Espèce de souchet.

IRA, forteresse de l'ancien Péloponèse (Messénie), sur une montagne du même nom. Les Messéniens y soutinrent contre les Spartiates un siége célèbre, qui dura de 682 à 671 avant Jésus-Christ.

IRACOUBO, commune ou quartier de la Guyane française. Ce quartier (3e classe) est circonscrit entre la rive droite de l'Organabo et la rive gauche de l'Orossoni. Il est traversé par l'Iracoubo, qui lui donne son nom, et par quelques petites rivières sans importance. Son sol est bas et humide, excepté sur les collines dites d'Iracoubo, peu étendues d'ailleurs, et entourées de savanes. Superficie, 62,000 hectares; 573 hab. A 15 kilom. de la rivière d'Organabo, se trouvent deux villages d'Indiens Galibis et Arouayens L'élève du bétail est la principale industrie des habitants. Quelques propriétaires y cultivent du rocou et du café; on y trouverait en assez grande abondance des graines oléagineuses, de la vanille, de la gomme de Balata, et le coton y viendrait merveilleusement dans les terres d'alluvion du bord de la mer.

IRAGNAN s. m. (i-ra-gnan; *gn* mll.). Vitic. Variété de raisin.

IRAGNON s. m. (i-ra-gnon; *gn* mll.). Nom bordelais d'un filet à prendre des oiseaux.

IRAÏBA s. m. (i-ra-i-ba). Bot. Espèce de palmier du Brésil, qui fournit une moelle que l'on mange crue ou assaisonnée avec de l'huile.

IRAILH (l'abbé Augustin-Simon), littérateur et historien français, né au Puy-en-Velay en 1719, mort en 1794. Il fut prieur de Saint-Vincent-lez-Moissac, et, s'il faut en croire l'abbé Sabatier, précepteur d'un des neveux de Voltaire. C'est à cette dernière circonstance que l'on attribue sa partialité en faveur du philosophe de Ferney, dans ses *Querelles littéraires depuis Homère jusqu'à nos jours* (1761, 4 vol. in-12), livre d'ailleurs très-curieux et qui est encore recherché aujourd'hui. On y trouve, rassemblées dans un petit cadre, les luttes mémorables de tous les siècles, soit des écrivains entre eux, soit des corps savants ou littéraires. L'abbé Irailh est encore auteur de l'ouvrage suivant, non moins estimé : *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France* (1764, 2 vol. in-12).

IRAK-ADJEMI, littéralement *Pays barbare,* province de la Perse moderne, comprise entre le Tabarestan, la Mazendéran et le Ghilen au N., l'Aderbaïdjan au N.-O., le Kurdistan à l'O., le Lourestan et le Farsistan au S., le Khoraçan et le grand désert Salé à l'E.; 900 kilom. du N. au S., sur 400 kilom. de l'E. à l'O.; 242,770 kilom. carrés; 2,600,000 hab. Chef-lieu, Téhéran; villes principales : Ispahan, Kachan, Hamadan, Kazbin, Sultanieh. C'est la plus vaste province de la Perse. Elle correspond à l'ancienne Médie. Quoique en partie couverte de montagnes, notamment par des ramifications des monts Elbourz au N. et des monts Elvend à l'O., cette contrée est presque partout fertile, bien arrosée et cultivée avec soin. Les principaux cours d'eau qui baignent l'Irak-Adjemi sont le Kizil-Ouzen et l'Aderbaïdjan. Le climat est sain et tempéré, mais pendant deux mois la chaleur y est très-intense. Parmi les productions agricoles, nous signalerons le riz, le blé, les fruits, entre autres les pistaches de koam, le coton, le tabac, etc. Les habitants exploitent des mines de plomb, d'or, d'argent, de mercure. Ils font un important commerce de chameaux, de chevaux, de moutons, de chèvres, etc., et fabriquent des étoffes de soie, de coton, des tissus d'or et d'argent, etc. Les produits agricoles et industriels de l'Irak-Adjemi sont exportés dans les autres provinces de la Perse et jusqu'en Turquie.

IRAK-ARABI, l'ancienne *Babylonie,* région du S.-E. de la Turquie d'Asie, bornée au N. par le Kurdistan turc et l'Al-Djezireh, à l'E. par la Perse, au S. par le golfe Persique et à l'O. par l'Arabie. C'est une vaste plaine traversée par le Tigre et l'Euphrate, dont la réunion y forme le Chat-el-Arab. Cette contrée forme aujourd'hui l'eyalet de Bagdad. C'est un pays désert et aride sur plusieurs points, mais d'une très-grande fertilité sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. L'agriculture y est aujourd'hui très-négligée, mais il fut un temps où cette contrée était l'une des mieux cultivées du globe. Les habitants, pour la plupart de souche arabe, font le commerce des dattes, des buffles et des chameaux; ils habitent des villages mal bâtis ou bien vivent à l'état nomade. Bagdad et Bassora sont les villes les plus importantes de l'Irak-Arabi.

IRAKIEN ou **IRAQUIEN, IENNE** s. et adj. (i-ra-kiain, iè-ne). Geogr. Habitant de l'Irak-Arabi ou de l'Irak-Adjemi; qui appartient à l'un de ces pays ou à ses habitants : *Les* IRAKIENS. *La population* IRAKIENNE.

IRALA-YUSO (Fra Mathias-Antonio), peintre et graveur espagnol, né à Madrid en 1680, mort dans la même ville en 1753. Il était riche et avait acquis un talent remarquable dans la peinture lorsque, à l'âge de vingt-quatre ans, il alla s'enfermer dans un couvent de franciscains, à Madrid. Toutefois, Irala continua à peindre, s'adonna également à la gravure, et donna même des leçons dans sa cellule. C'était un artiste remarquable, à qui l'on doit un assez grand nombre de fresques et de tableaux. On cite particulièrement de lui : *Saint François d'Aquin,* à l'église d'Alcala de Henares, et *Saint François de Paule distribuant des plantes médicinales à des malades,* à Madrid. On trouve en outre de lui, aux musées de cette ville et de l'Escurial, un grand nombre de dessins et de gravures.

IRAN, Nom donné à l'empire de Perse par les écrivains orientaux.

IRANCY, village et comm. de France (Yonne), cant. de Coulange-la-Vineuse, arrond. et à 16 kilom. S.-E. d'Auxerre, 1,017 hab. Excellents vins rouges, fort estimés dans le commerce. Maison où naquit, en 1714, l'architecte Soufflot.

IRANIEN, IENNE s. et adj. (i-ra-niain, iè-ne). Geogr. Habitant de l'Iran; qui appartient à cette contrée ou à ses habitants : IRANIENS *est, à la vérité, une dénomination mieux choisie pour les peuples de l'Europe que celle de Caucasiens.* (De Humboldt.)

— Philol. *Langues iraniennes,* Zend, pehlvi, arménien et parsi, langues anciennes d'où dérive le persan moderne.

— **Encycl.** Linguist. On comprend sous la dénomination de langues *iraniennes* une famille appartenant à la même souche que les langues indo-européennes, et dont le domaine s'étend de l'Indus à l'Euphrate et de l'Iaxarte à la mer des Indes. Les types les plus anciens de cette famille nous sont fournis par le zend, l'antique idiome des mages, celui dans lequel Zoroastre rédigea l'exposé de sa doctrine, l'Avesta ou parole vivante, et par le vieux perse, idiome dérivé du zend, que l'on retrouve dans les inscriptions cunéiformes des Achéménides. Le zend est resté la langue littéraire et sacrée des peuples médo-persans, sectateurs de Zoroastre; mais, longtemps avant l'ère chrétienne, il avait cessé d'être usité comme langue vivante. Du zend est sorti, par voie d'altération, le pazend.

Le vieux perse modifié est devenu le pehlvi ou huzvaresch, parlé sous la dynastie des Sassanides (226-651), qui nous a été conservé dans les traductions du Zend-Avesta et dans la langue officielle des inscriptions et des monnaies sassanides. Le pehlvi offre un mélange considérable de mots sémitiques. Plus tard, c'est-à-dire lors de l'invasion musulmane, la langue de la Perse subit l'influence de l'arabe et devint le farsi ou parsi, idiome intermédiaire entre le zend et le persan moderne, qui s'assimila de plus en plus des éléments arabes. Le persan actuel embrasse de nombreux dialectes; les principaux sont : le mazanderani, le lour, le khoraçani.

A la famille *iranienne* se rattachent un grand nombre d'idiomes. Le kourde, parlé dans le Kurdistan, est la langue nationale du peuple arménien ou haï. On distingue l'arménien littéral et l'arménien vulgaire. Celui-ci nous est connu, depuis quatorze siècles, par une série non interrompue d'ouvrages originaux; l'autre est encore usité, en plusieurs dialectes, par les populations arméniennes du Levant. L'ossète est l'idiome d'un petit peuple habitant les montagnes du Caucase. Le pouchtou ou pouktou est la langue des Afghans. Enfin, le beloutche est l'idiome d'un vaste pays resserré entre les montagnes de l'Afghanistan et la mer. Par le brahoui, langage des montagnards beloutchis, qui se rattache aux langues dravidiennes, le beloutche sert de transition entre celles-ci et les langues *iraniennes.*

IRAOUADDY ou **IRAWADDI,** fleuve de l'Asie orientale, le plus important de l'Inde au delà du Gange. Il descend du versant oriental des montagnes du Thibet, coule au S.-E. à travers un pays peu connu des Européens, entre dans l'empire des Birmans, dont il baigne la capitale, Ava, au-dessus de laquelle il reçoit d'importants affluents. Depuis Ava jusqu'au delta qu'il forme dans le golfe de Martaban, l'Iraouaddy, navigable pour des navires de 200 tonneaux, est un fleuve de toute beauté, dont la largeur atteint parfois 6 kilomètres. C'est dans cette partie de son cours qu'il se grossit de ses affluents les plus considérables. Le Rangoun est, à son embouchure, le seul de ses bras qui soit en tout temps navigable; aussi tout le commerce de l'empire s'y trouve-t-il concentré. Le delta de l'Iraouaddy forme une vaste plaine de terres alluviales, longue de près de 200 kilomètres, large de 160, coupée par une foule de bras du fleuve, presque tous navigables. Le cours total de l'Iraouaddy, quoique incomplétement connu dans sa partie supérieure, est évalué à 3,200 kilomètres. Depuis quelques années, les Anglais, maîtres du Pégou, occupent les bouches de ce grand fleuve, et, par là, tiennent en échec l'empire des Birmans.

IRAPADAM, un des éléphants chargés de soutenir les mondes supérieurs, dans la mythologie indoue. On le voit représenté dans le temple de Vichnou.

IRASA, contrée de l'Afrique ancienne, entre Azyris et Cyrène, où l'on place le royaume d'Antée.

IRASCIBILITÉ s. f. (i-rass-si-bi-li-té — rad. *irascible*). Défaut d'une personne irascible : *C'est un déplorable aveuglement que celui des hommes qui substituent l'*IRASCIBILITÉ *de l'amour-propre au culte de la patrie.* (Mirab.) ‖ Mot créé par Mirabeau.

IRASCIBLE adj. (i-rass-si-ble — lat. *irascibilis;* de *irasci,* se mettre en colère, de *ira,* colère). Qui s'irrite aisément, pour peu de chose : *Femme* IRASCIBLE. *Caractère* IRASCIBLE. *La médiocrité et quelques amours-propres* IRASCIBLES *souffrent seuls de la liberté de la presse.* (Chateaub.)

IRASSE s. m. (i-ra-se). Bot. Espèce de palmier d'Amérique.

IRATO (AB) loc. adv. V. AB IRATO.

Irato (L') ou **l'Emporté,** opéra-comique en un acte, paroles de Marsollier, musique de Méhul, représenté à l'Opéra-Comique le 17 février 1801. Le livret est broché dans le goût de la comédie italienne, c'est-à-dire qu'il est fortement assaisonné de bouffonneries et de scènes grotesques. En somme, il est aussi amusant que ceux du *Tableau parlant* et des *Rendez-vous bourgeois,* mais la musique est bien autrement intéressante. M. Fétis voit dans l'œuvre de Méhul une tentative maladroite, une présomption non justifiée. Il accuse ce compositeur d'avoir cru faire de la musique vraiment italienne en employant certains procédés de facture. Nous ne partageons pas l'opinion de l'éminent critique. Peut-être certaines personnes ont-elles rangé l'*Irato* parmi les opéras italiens; quant à Méhul, il est resté constamment lui-même, il a écrit sur le canevas italien la musique qui lui a paru le plus en rapport avec les situations. Lorsque Corneille a imité Calderon ou Lope de Vega, il n'a pas abandonné pour cela sa manière propre, pas plus que Molière n'a renoncé à ses raisonnements tout français dans les *Fourberies de Scapin.* Tous les